

Maître,

⊙ Me pardonneriez-vous jamais? Je n'ai pas pu, hélas! venir vous accompagner à votre dernière demeure. ~~Ma présence~~ a mieux valu qu'il en ait été ainsi. On m'aurait peut-être vu pleurer comme un enfant. Rien, de la sorte, n'a transpiré de ma faiblesse. Ma douleur est restée secrète, bien que j'aie suivi, présent au milieu des vôtres en esprit, le convoi qui vous a mené de votre studieux appartement de la rue de Persac à l'étroit et souterrain domaine où vous résidez maintenant toujours.

La mémoire est une machine à explorer le temps. Il arrive qu'elle ait des notes. La mienne me reporte au jour où je vous ai vu pour la première fois. Je me rappelle qu'on était en octobre. La rentrée des classes avait eu lieu le matin même. On avait confié à vos lumières les soixante-deux élèves de la seconde B. dont je faisais partie. Nous jouissions déjà, en troisième, de la moins flatteuse des réputations. La plupart de mes camarades, les externes en particulier, tenaient à la justifier. Je vivais, quant à moi, rêveur lucide, en marge de leur turbulence. N'agit pas vraiment en homme libre qui agit comme tout le monde.

Vous avez soudain paru parmi nous et le bruhaha de nos conversations à bâtons rompus. Alors, levant la main que vous veniez de passer dans votre belle barbe blonde, vous nous ^{avez} dit, je crois, je ne sais quel vers de Virgile où il était question de Neptune, dieu de la mer et des fleuves, tirant sur la sienne pour calmer les flots irrités.



Le silence régna comme par enchantement. Vous nous aviez domptés. Ce geste, en ce qui me concerne, cette boutade, le ton bonhomme que vous avez pris pour la proférer, votre visage, votre allant, la bonté réelle qui se dégageait ~~de~~ de vos moindres gestes m'ont tout de suite conquis. Je me suis promis de travailler dur pour vous faire plaisir, parce que vous me plaisiez. [Le grand lycée de Bordeaux ressemble à une prison. Il faut y avoir été longtemps interne pour savoir comme il étouffe. Je l'ai toujours éprouvé d'instinct, hier parce qu'il me cachait la vie de tous les jours, aujourd'hui parce qu'il me l'a cachée.] Vous m'avez rendu légère l'année où vous y fûtes mon professeur. J'attendais sans patience les jours où vous étiez de classe. J'avais peu à peu lié commerce d'amitié avec vous. C'est pour vous prouver l'admiration que vous m'aviez inspirée que j'ai voulu avoir, cette année-là, et que j'ai eu le premier prix de version latine et le premier prix de français. [C'est pour vous remercier ~~de~~ d'avoir d'emblée compris l'adolescent trop sensible que j'étais, que je vous avais remis ^{d'autre part,} au lendemain des vacances de Pâques de l'année à laquelle je fais allusion, une narration où je développais en deux ou trois cents vers une pensée de Joachim du Bellay, à moins que ce ne soit de Ronsard, narration que vous m'avez fait l'inoubliable honneur de lire, moi présent, à tous mes camarades, parce que vous lui aviez donné pour note 20 sur 20.

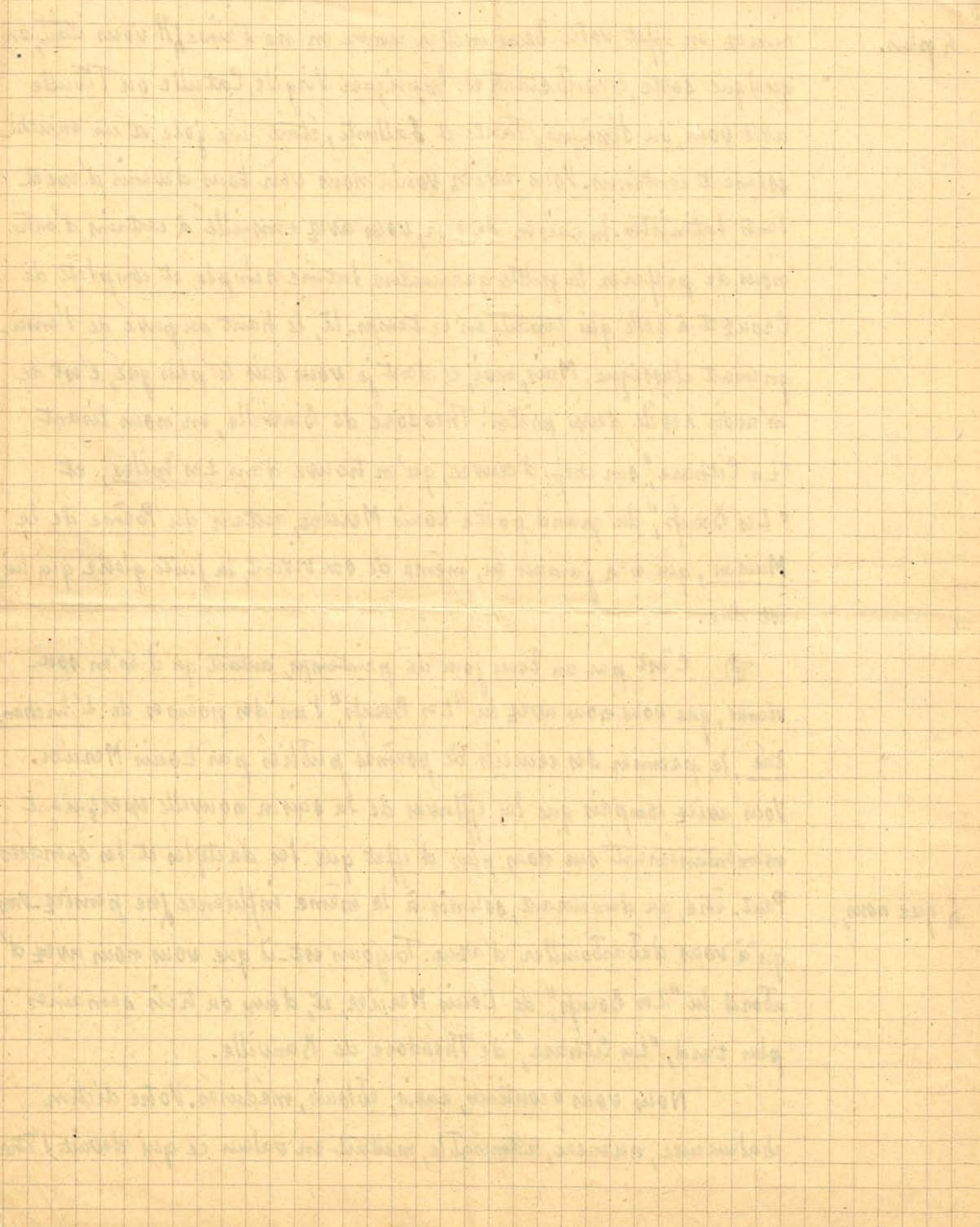
Quelles classes que les vôtres! Vous les animiez de toute la foi de la plus haute et de la plus noble conscience professionnelle. Vous

h plus.

aimiez en effet votre beau métier comme on ne l'aime ^{si} vous étiez, en quelque sorte, consubstantiel. Impliquer Virgile, Catulle ou Tibulle avec vous, ou Sénèque, Taite et Salluste, était une joie et un enrichissement continus. Vous auriez voulu nous voir tous devenir d'excellents latinistes. En raison de cela, vous avez conseillé à certains d'entre nous de préférer la petite grammaire latine simple et complète de Crouzet à celle qui tenait, en ce temps-là, le haut du pavé de l'enseignement classique. Mais, moi, ce dont je vous sais le plus gré, c'est de m'avoir révélé deux poètes: Théodore de Banville, en nous lisant "La Cithare," son chef-d'œuvre, qu'on trouve dans Les Poètes, et "Les Boeufs," du grand poète Louis Mercier, auteur du Poème de la Maison, qui n'a jamais eu, même de son vivant, la juste gloire qui lui est due.

⊙ C'est par un beau jour de printemps, autant qu'il m'en souviens, que vous nous avez lu "Les Boeufs," l'un des poèmes de L'Inchanted, le premier des recueils de poèmes publiés par Louis Mercier. Vous aviez compris que les effluves de la saison nouvelle exerçaient momentanément sur nous plus d'effet que les dactyles et les spondées. Peut-être, au demeurant, soumis à la même influence, ne pensiez-vous qu'à vous débarrasser d'Azur. Toujours est-il que vous nous avez d'abord lu "Les Boeufs," de Louis Mercier, et, deux ou trois semaines plus tard, "La Cithare," de Théodore de Banville.

h que nous,
Nous vous écoutions, ravis, éblouis, médusés. Votre diction chaleureuse, nuancée, admirable, mettait en valeur ce qui devait l'être.

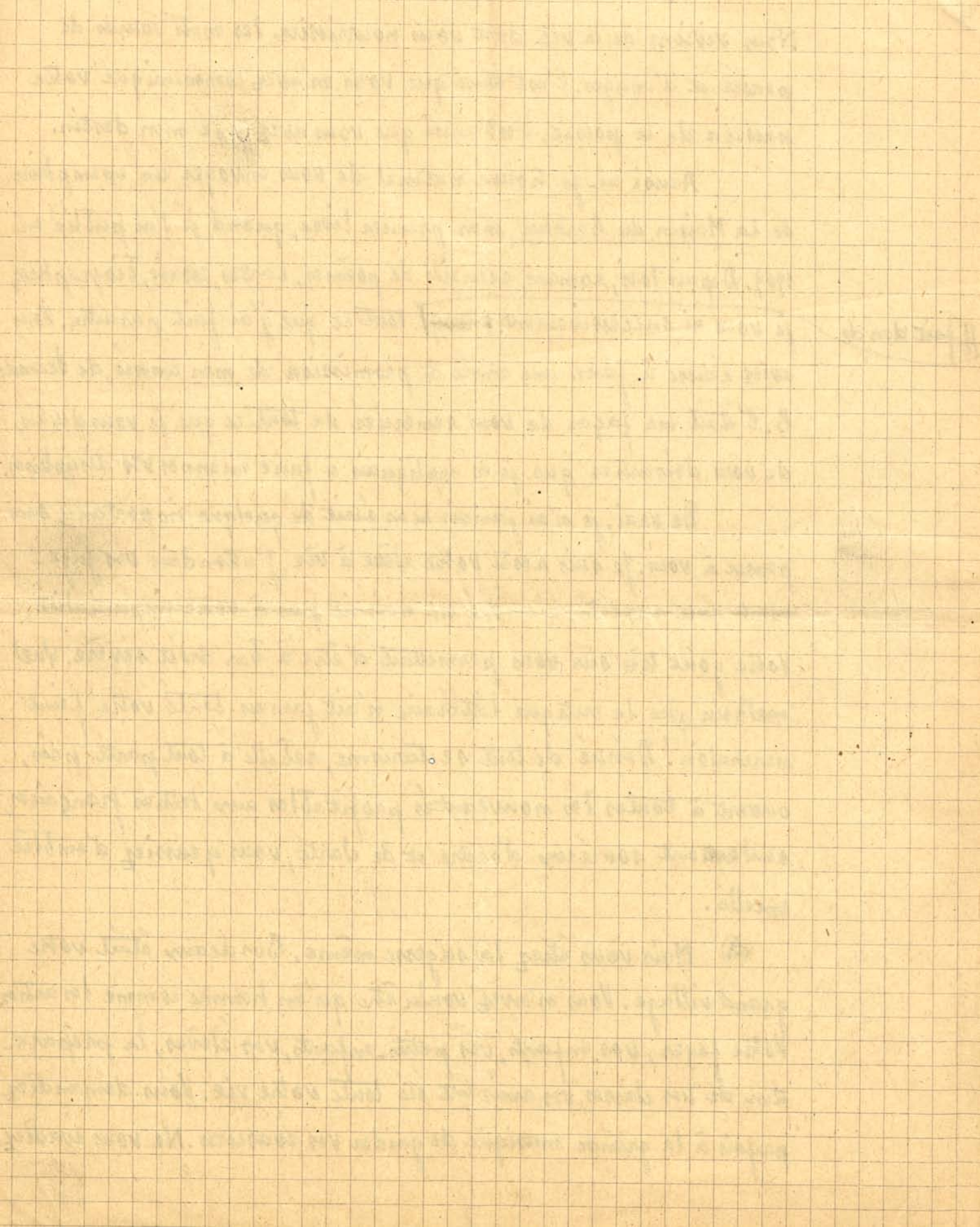


4
Nous vivions de la vie dont vous nourrissiez les mots lourds de pensée et d'images. C'est ainsi que vous m'avez communiqué votre passion de la poésie. C'est ainsi que vous avez fixé mon destin.

Aussi ai-je trouvé naturel de vous envoyer un exemplaire de La Maison du Bonheur, mon premier livre, quand je l'ai publié en 1909. Depuis lors, romans, recueils de poèmes, contes, essais, biographies, je vous ai successivement ~~envoyé~~ tout ce que j'ai fait paraître. Vous aviez réussi à faire une année de promesse de mon année de seconde B. C'était ma façon de vous remercier de tout ce que je vous devais, de vous démontrer que je m'appliquais à faire miennes vos disciplines.

Il fait don de
De vrai, je n'ai jamais rien écrit de quelque importance sans penser à vous. Je suis resté votre élève à vie. J'attendais vos jugements avec anxiété. L'amitié ne nuisait pas à votre impartialité. Votre goût très sûr vous permettait d'être à bon droit sévère. Quel malheur que la critique littéraire n'ait jamais tenté votre front nichalou! Dénudé de tout sectarisme, rebelle à tout parti pris, ouvert à toutes les nouveautés profitables aux lettres françaises, seulement soucieux d'ordre et de clarté, vous y eussiez d'emblée excellé.

Ⓐ Mais vous étiez la sagesse même. Bordeaux était votre grand village. Vous n'avez voulu être qu'un homme comme les autres. Votre foyer, vos enfants, vos petits-enfants, vos élèves, la préparation de vos classes, vos amis ont été toute votre vie. Vous demandiez parfois à la grande musique de guider vos évasions. Ne vous évadiez-



vous que par elle? Ne trouvera-t-on pas dans vos papiers, comme je le souhaite, des études inédites, des poèmes connus de vos seuls intimes, des notes riches de cette richesse dont vous débordiez?

Des poèmes, ai-je dit? Oh! oui, vous étiez avant tout et surtout poète. Poète et musicien. Tous deux faisaient bon ménage en vous. C'est le poète qui m'a envoyé, en juillet 1946, les "haï-kaï" que voici:

en italiques

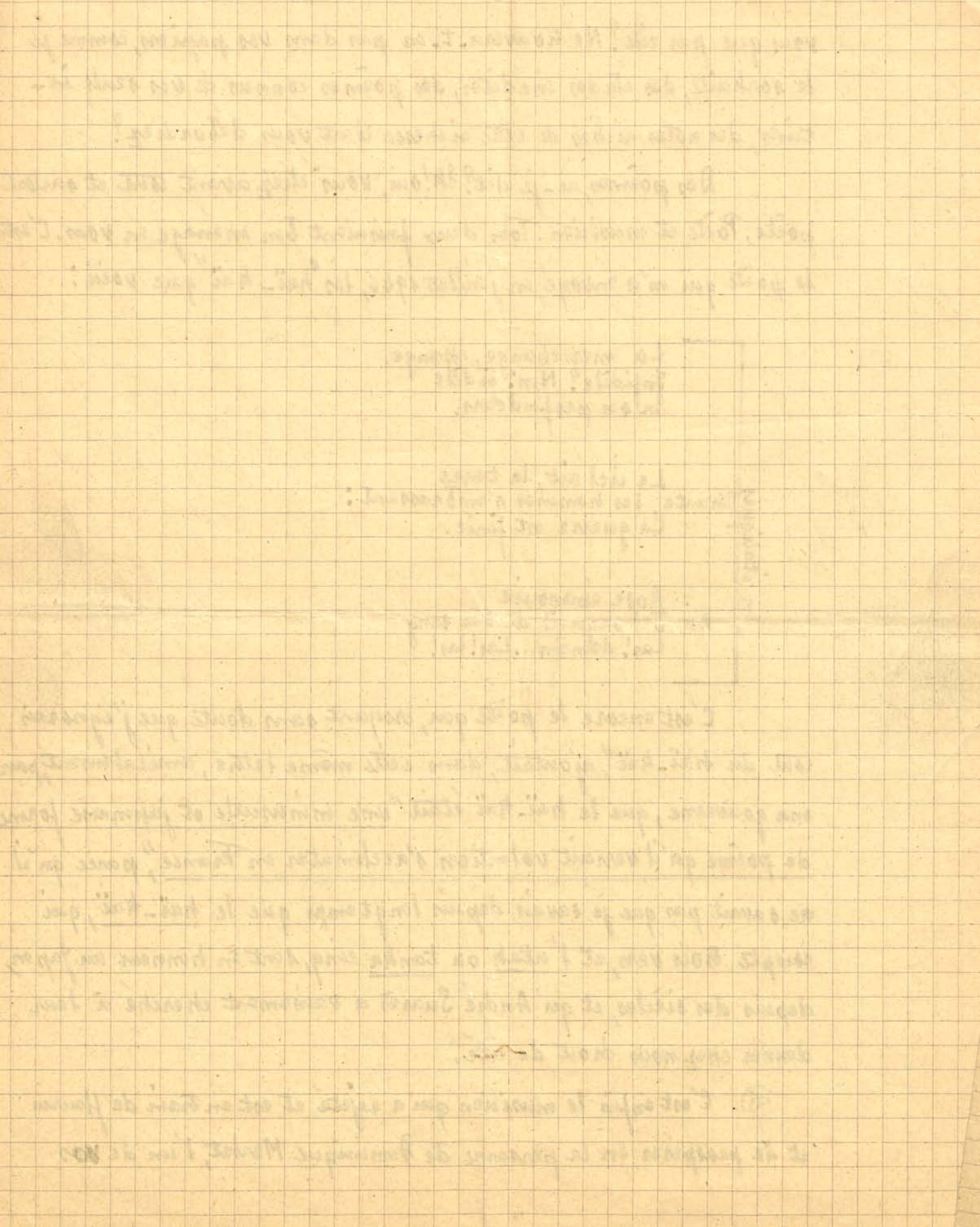
La mer change, change.
Infidèle? Non: fidèle
en ses profondeurs.

Le ciel rit, la terre,
Chante, les hommes s'embrassent:
La guerre est finie.

Rose épanouie
Au tel orgueil de ton sang
Las! demain... Las! las!

C'est encore le poète qui, croyant sans doute que j'ignorais tout du haï-kaï, ajoutait, dans cette même lettre, amicalement, pour ma gouverne, que le haï-kaï était "une minuscule et japonaise forme de poème qu'il verrait volontiers s'acclimater en France", parce qu'il ne savait pas que je savais depuis longtemps que le haï-kaï, qui compte trois vers, et l'utah ou tanka cinq, sont en honneur au Japon, depuis des siècles, et qu'André Suarès a vainement cherché à leur donner chez nous droit de cité.

⊙. C'est enfin le musicien qui a réjété et est en train de fleurir et de prospérer en la personne de Dominique Merlet, l'un de vos



petits-fils.

Je n'ai jamais beaucoup aimé le vers libre. Il est peu à peu devenu un élément de désordre et de confusion, où l'on voit s'ébattre toutes sortes de mots en liberté. C'est pourtant des vers libres que Francis Vielé-Griffin consacra autrefois à Stéphane Mallarmé, qui venait de franchir ce "peu profond ruisseau calomnié, la mort", que je me réclame aujourd'hui pour prendre congé de vous.

③ Les voici:

Si l'on te disait: Maître!

Le jour se lève;

Voici une aube encore, la même, pâle;

Maître, j'ai ouvert la fenêtre,

L'aurore s'en vient encor du seuil oriental,

Un jour va naître!

— Je croirais t'entendre dire: Je rêve.

Si l'on te disait: Maître, nous sommes là,

Vivants et forts,

Comme ce soir d'hier, devant ta porte;

Nous sommes venus en riant, nous sommes là,

Guettant le sourire et l'échointe forte,

— On nous répondrait: Le Maître est mort.

Des fleurs de ma terrasse,

Des fleurs comme au feuillet d'un livre,

Je suis allé à la messe à 8 heures ce matin. Le service était très solennel. L'abbé a dit une messe très intéressante. Il a parlé de la sainteté de Dieu et de la sainteté de son Église. Il a aussi parlé de la sainteté de nos pères et de la sainteté de nos rois. Il a terminé par une prière très belle.

Après la messe, j'ai écrit quelques lettres. J'ai aussi fait un peu de lecture. Le soir, j'ai dîné tranquillement. Tout va bien.

Le dimanche 15, j'ai été à la messe à 7 heures. Le service était très calme. L'abbé a dit une messe très intéressante. Il a parlé de la sainteté de Dieu et de la sainteté de son Église.

Après la messe, j'ai écrit quelques lettres. J'ai aussi fait un peu de lecture. Le soir, j'ai dîné tranquillement. Tout va bien.

Le dimanche 16, j'ai été à la messe à 7 heures. Le service était très calme. L'abbé a dit une messe très intéressante. Il a parlé de la sainteté de Dieu et de la sainteté de son Église.

Après la messe, j'ai écrit quelques lettres. J'ai aussi fait un peu de lecture. Le soir, j'ai dîné tranquillement. Tout va bien.

Des fleurs, pourquoi?

Voici un peu de nous, la chanson basse


Qui tourne et tombe,

— Comme ces feuilles, ci tombant et tournoient. —

Voici la honte et la colère de vivre

Et de parler des mots — contre ta tombe.

Mon bon vieux Maître, vous qui avez été pendant tant et tant d'années mon ami et mon conseiller; vous sans qui je ne serais rien; vous à qui je dois tout: la vie rectiligne que je mène, les tâches que je me suis imposées, le goût désintéressé de l'ouvrage bien fait, la passion de notre langue et de tout ce qui fait sa grandeur par le monde, je vous promets de continuer à œuvrer comme devant, en souvenir de vous, jusqu'à mon dernier souffle, afin de donner à tous l'impression que vous resterez toujours des nôtres, moi vivant.


René Maran.
